

# Pas de deux

MADELEINE SANTSCHI

Une pomme.  
Une botte de radis roses.  
La main tiède d'un enfant.

De celles dont la lissure vous entraîne de l'autre côté de la terre là où les gens marchent allègres, le chapeau au-dessous de leur tête et la pipe émiettant son tabac.

Une pincée de sarriette.

Les doigts tièdes d'un enfant de ceux qui vous mènent de l'autre côté de la terre là où tout bascule dans la rondeur de ce qui glisse et échappe.

Une mangue.  
Une tasse de raisin d'ours.

«Ce n'est pas ce qu'on connaît qui fait vivre,  
c'est ce qu'on ne sait pas.»

Bram Van Velde

Une écharpe de laine rouge.  
Un carré de coton orange.

Il fallait savoir se tromper, quitter la dépendance du regard de l'autre là toujours intronisé en Père Eternel, avec plein d'or et de barbe autour et un long doigt insolemment pointé en avant comme celui des Helvètes toujours plus travailleurs, plus propres quand ils étaient petits et vieux avec les oreilles les mieux ourlées, la conversation la plus austro-hongroise. Cesser de se demander. Et le rose? Par exemple le rose? Allait-il mieux avec le rouge. Si le tango allait revenir à la mode. S'il importait de se faire du souci pour l'art moderne. Et les sauces? Allaient-elles mieux avec le pain ou avec la salade? Lâcher. Se lâcher dans l'espace. Se trouver dans l'espace ainsi les papillons sur les choux ou les navettes spatiales dans le cosmos. Libres, toujours plus libres pour en côtoyer d'autres, converser avec d'autres, en frôler d'autres, les humer, les toucher, les aimer, les perdre à tout jamais pour les rejoindre l'instant d'après ou un siècle plus tard? Qu'importe. Outre, toujours plus outre.

Une écharpe de laine rouge.  
Une longue bande tricotée  
grise tranchée de larges  
stries bleu ciel, vertes, tur-  
quoises avec d'impitoya-  
bles arrêts d'un noir pâle,  
terrifiant, insupportable.

Ce qu'il faut de sérieux pour être frivole.

Un carré de coton orange.

Ce qu'il faut de folie pour être sage.

Trois bacs de soja là gaiement superposés comme la Tour de Pise avec de l'eau par-dessus, par-dessous et tout au fond de l'abîme des germes allongés verts et jaunes en forme de vers de terre aussi stupides qu'indécents mais vous redonnant mémoire.

Les mots dont chacun use et abuse jusqu'au jour de  
sa mort,  
Les a-t-on jamais vus agiter les feuilles, animer un  
nuage?

Louis-René des Forêts  
(Poèmes de Samuel Wood)

Trois bacs de soja.  
Un carré de coton orange.

On ne peut pas mourir sans avoir été.

Un petit chat les yeux  
encore clos.

Ecrire c'est prendre en soi.

Un carré de coton orange.  
Cent grammes de haricots  
de mer.

Cent grammes de haricots de mer qu'on appelle aussi salicornes et le dimanche perce-pierres, qu'il importe surtout de ne pas saler mais d'assaisonner d'une goutte de citron vert.

Haut  
Bas  
Haut

Un plateau à thé minuscule.

Dis-toi qu'aux extrémités du parcours  
C'est la douleur de naître la plus déchirante  
Et qui dure et s'oppose à la peur que nous avons de  
mourir  
Dis-toi que nous n'en finissons pas de naître.

Louis-René des Forêts

Tailler  
Couper

Un plateau à thé minuscule semé de primevères flottant comme des angelots au ciel des plafonds du Tiepolo au milieu desquelles installer une théière, trois biscuits et deux tasses très blanches dans les immergés crépuscules de novembre.

Cent grammes de haricots  
de mer.

Un petit chat les yeux  
encore clos.

Un dictionnaire érotique là gaiement jeté sur une courtepointe.

Un dictionnaire érotique  
avec ses noirs luisants, ses  
babines ouvertes et sa  
grande langue rose.

Un dictionnaire érotique là  
fleurant bon l'encre d'im-  
primerie, plus enivrante que  
celle des caves aux soirs  
violets des vendanges.

Pour compter le nombre de ses amants, en réalité pas plus nombreux que les doigts de la main droite, celle dont le pouce est à gauche.

Un dictionnaire érotique.

Puisqu'il ne pouvait pas vivre sans à tout le moins quatre femmes, une blonde, une rousse, sans compter l'échevelée, la bouclée, l'éphémère, celle à venir, et un homme par-dessus le marché.

Haut  
Bas  
Haut

Ô mères, chérissez-les bien ces petits d'hommes. Passez  
bien vos mains sous l'eau chaude avant de les accueillir.

Tiré de *Pas de Deux*, texte en travail.

## bio

Romancière, essayiste et journaliste, Madeleine Santschi est née à Vevey en 1916. Elle a passé son enfance à Nancy puis à Milan, et vit aujourd'hui dans le canton de Vaud. Spécialiste de littérature italienne, elle a traduit en français des œuvres de nombreux auteurs de la péninsule. Fidèle à ses amis écrivains, elle a publié plusieurs essais, dont le remarquable *Voyage avec Michel Butor*, ainsi qu'un livre sur Gustave Roud. Son œuvre «se distingue par des qualités d'exigences, par un refus du compromis et de toute facilité», selon Jacques-Michel Pittier. Le texte que nous publions ici fait partie d'un dossier sur Madeleine Santschi publié dans le 2<sup>e</sup> numéro de la revue *Viceversa Littérature*, qui paraît le 1<sup>er</sup> mai.

photo Yvonne Böhlér



## biblio

### Violence et fragilité de l'instant: peindre, écrire

Madeleine Santschi - Jean Lecoutre - Jacques-Michel Pittier, Editions de l'Aire, 2006.

### Toutes ces voix

Roman, Editions Zoé, 1994.

### Sonate

Roman, Editions Mercure de France, 1965 et L'Age d'homme, 1992.

### Portrait d'Antonio Pizzuto

Editions L'Age d'homme, 1986.

### La pièce se joue à l'intérieur

Nouvelles, Ed. La Tramontane, 1951.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Cette page est réalisée avec le site littéraire [www.culturactif.ch](http://www.culturactif.ch) et la revue *Viceversa Littérature*. Elle a été initiée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de la Loterie romande, de la Ville de Genève (département de la Culture) et de la République et canton de Genève.